érudit
www.erudit.org

Article

« Dictionnaire politique et culturel du Québec »

Collectif

Liberté, vol. 50, n° 2, (280) 2008, p. 7-31.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/34680ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:52

Dictionnaire politique et culturel du Québec

Adéquisme :

1. Attitude politique des adéquistes, partisans de l'Action démocratique du Québec, parti fondé par Mario Dumont en 1994.

2. Gros bon sens. *Faire preuve d'adéquisme. « Le monde, le vrai, y sont tannés. Y veulent pus qu'on leur parle compliqué. Y veulent qu'un chat, ben, ça continue à s'appeler un chat »* (anonyme).

3. RHÉT. Stratégie oratoire qui consiste à simplifier sa pensée dans le but d'être bien compris. Contrairement à la litote — figure de rhétorique qui cherche à dire le moins pour faire entendre le plus —, les différents procédés de l'adéquisme donnent l'illusion de dire le plus, mais font entendre le moins.

Louis-Jean Thibeault

Ambiguïté : État d'esprit maléfique, démobilisateur, ennemi numéro un des planificateurs de tout acabit. Selon Freud, origine de la maladie du siècle : « *La névrose, c'est l'incapacité de supporter l'ambiguïté.* »

Robert Lalonde

Anglicisme : Encore à ce jour signe incontestable de virilité. Un homme dit à chaque fois *chainsaw.* La tapette, quant à elle, emploie plutôt, comme chacun sait, le terme *tronçonneuse.* En France : effort fantasmatique, et par moments aussi désespéré que pathétique, de s'approprier quelques retailles de la grandeur américaine.

Pierre Lefebvre

Années 1968 : Accueillis à bras ouverts par leurs aînés, qui projetaient en eux leurs rêves de renouveau social, n'ayant pas à combattre pour se tailler une place dans l'ordre naissant, les garçons et les filles nés dans l'immédiat après-guerre ont pu, durant les années 1968 — soit la période comprise entre 1967 et

1970 —, se célébrer eux-mêmes (et par extension leur musique, leurs habitudes, leurs valeurs, leurs goûts) en croyant établir par là une religion nouvelle, faite d'hospitalité, de simplicité et d'aspirations personnelles au bonheur. Mais, au Québec, le grand récit de cette période a tendance à porter des lunettes roses. L'aspect lyrique de la jeunesse des baby-boomers n'est pas toujours évident, sinon d'abord dans le grand récit construit par certains de ses intellectuels et porte-parole. En fait, le mythe d'un monde d'innocence, tout entier fait de beauté, de légèreté et de liberté, résiste mal à l'analyse historique. Certes, les années 1968, dont on fête le quarantième anniversaire, correspondent à un temps de vives remises en question, mais il faut se garder de généraliser à l'ensemble de la jeunesse certains traits qui étaient l'apanage d'une minorité active.

En outre, on oublie souvent la violence de ces années fiévreuses. La liberté tant revendiquée virait parfois au saccage et au vandalisme. Pour provoquer le réveil des masses, certains chefaillons des années 1968 en venaient à penser que seule la terreur pouvait secouer de sa torpeur la population québécoise. Ils voulaient la création immédiate de mouvements tapageurs, grossiers, méchants. Pour eux, le boycott arbitraire, l'intimidation, la multiplication des situations de conflit, les sit-in impromptus, le vandalisme, les insultes, les graffitis et les occupations physiques d'institutions faisaient partie d'une stratégie consciente de déstabilisation politique par l'implantation de « bases rouges » et « enragées ». Dans un des manifestes de cette époque, on pouvait ainsi lire : « Contester c'est pas "critiquer", c'est "démolir" ; contester c'est pas "réformer", c'est abattre, révolutionner ; contester c'est pas bâtir ensemble pour faire mieux, c'est éliminer ce qu'il y a de pire, "on veut vot' peau", on va l'avoir. [...] On ne veut plus de votre Société de pourris, d'exploiteurs, de fraudeurs avec bonne conscience [...]. »

Les souvenirs d'Expo 67 donnent souvent des années 1968 une image rieuse, insouciante et gentille. « J'avais des fleurs dans les cheveux. Fallait-tu être niaiseux. » Mais l'atmosphère soixante-huitarde ne fut pas aussi paisible qu'on aime le répéter aujourd'hui. Le mouvement hippie et « peace & love » a réellement

commencé à la fin de la décennie soixante, certes, mais il faut aussi rappeler que cette décennie se termine avec l'assassinat de Pierre Laporte et la Loi sur les mesures de guerre. Période gaie et naïve donc, les années 1968? Naïve, certainement. Gaie? Pas toujours.

Jean-Philippe Warren

Art contemporain : Une machine qui produit de la merde. Le pape frappé par un météorite. Des spectacles de tératologie esthétique. Taquiner un coyote dans une galerie. Un lapin fluorescent. Coucher avec un collectionneur. Se masturber sous un plancher. Se faire tirer dans le bras. Des photos qui ressemblent à des publicités. Des photos domestiques. Filmer toutes sortes d'affaires. Se déguiser en clown. Faire un but de soccer avec des outils de jardin. Faire tenir des objets ensemble en un nœud. Muscler son crémaster. Marier une ex-*playmate*. Un tas de bonbons. Une recette thaïlandaise. Payer ses études en passant à la télé. Faire du narcotourisme. Jouer les révolutionnaires. Se prendre pour un autre. Mettre sa merde en canne. Une robe de viande. Se faire voir. Faire l'idiot. Foutre le trouble. Parodier. Fabriquer des patentes. Reprendre un classique. Installer un plafond suspendu en forêt. Se raconter des histoires. Jouer avec le sens des objets, les théâtraliser. Créer un fuck entre la réalité et la fiction. Faire des listes et inventer des systèmes de toutes sortes. Faire de la peinture avec lucidité. Whatever. L'art contemporain, c'est n'importe quoi. C'est une bête tentaculaire qui maraude dans toutes les formes de création ; une grue dans laquelle l'artiste embarque pour brasser et déplacer ce qui reste au sol : l'isoler, le positionner, le dénaturer, le défoncer, le surélever, en faire une bébelle stimulante à consommer. L'art contemporain, c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va tomber.

Marc-Antoine K. Phaneuf

Bêtise : Ce qui passe le mieux à la télévision.

Larry Tremblay

Canadiens français : Peuple francophone d'Amérique qui vécut de 1760 à 1976 dans l'est de l'actuel Canada. Mis au monde par la conquête britannique, dominés par leur propre clergé, les Canadiens français furent graduellement remplacés par le peuple québécois. Leur déclin s'amorça à partir de la visite du président de Gaulle, qui fut le premier à manifester internationalement sa préférence pour la dénomination « Québec » en toute fin de sa célèbre déclaration en crescendo : « Vive la France ! Vive le Canada français ! Vive le Québec ! Vive le Québec libre ! » Stigmatisés par les Québécois radicaux, forcés de parler leur langue, reniés par leur propre descendance, les derniers Canadiens français disparurent le soir du 15 novembre 1976, emportés par les mots assassins de leur nouveau premier ministre : « J'ai jamais pensé que je pouvais être aussi fier d'être Québécois ! »

Francis Delfour

Charité : Soyons clair, il n'y a pas de charité artistique ni littéraire. Nous ne pourrons jamais offrir aux autres ce qu'ils n'ont pas, ce qu'ils quémandent à tout prix, l'attention qu'ils méritent, la diffusion qu'ils souhaitent, la reconnaissance qu'ils espèrent. Toutefois, il est possible de remplir la sébile de l'écrivain, la boîte de conserve de l'artiste avec quelques dollars de confiance ou quelques marques de respect. Le respect et la confiance sont des denrées rares dans un monde où ce qui prime est l'hyperplaisir et l'hypersatisfaction. Personne n'en a plus qu'il n'en faut. Nous nous retournons les poches fréquemment pour sortir nos derniers surplus de confiance et nos maigres ressources de respect. Nous jonglons plutôt avec des paquets d'arrogance à rabais et des monceaux de dévotions factices, éphémères. Il nous arrive par ailleurs d'offrir parfois des bribes de confiance et de respect sincères à quelques artistes ou écrivains qui nous importent. Je ne parle pas ici de la valse des ventes de livres, des prix littéraires ni de celle des subventions.

Ce que j'entends plutôt est cette sorte d'appui gratuit, cette tape sur l'épaule, ce commentaire encourageant, cette gentillesse fortuite, ce regard foncièrement libre et respectueux, cette phrase

empreinte d'un support moral adéquat, solide, dénué de malice, de calcul, d'une envie enfouie ou d'une scélératesse retenue.

Je le répète, il n'y a pas de charité artistique ou littéraire, mais il peut exister une façon d'aimer les créateurs sans les coincer dans une pièce à malaises ou un établi à critiques.

Un bon écrivain ou un bon artiste se nourrit constamment de ces gestes de charité morale.

Cette attitude charitable nous évoque l'image du tableau de Corot, *Homère et les bergers* (1845), inspiré d'un poème de Chénier. Trois enfants font la charité à un vieil homme que l'on vient d'abandonner sur leur île. Les enfants apprendront qu'il s'agit d'un poète seulement lorsqu'ils auront procédé à leur don désintéressé. Les artistes sont en cela tous des aveugles qui attendent cette sorte de charité morale pour libérer leur chant.

Bertrand Laverdure

Communauté : Une communauté immigrante est un espace de transition entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Dans la région de Montréal, on assiste à une cohabitation cosmopolite harmonieuse et diversifiée reflétant à la fois le *vouloir-vivre-ensemble* et l'hétérogénéité autant de la société d'accueil que de la population immigrante. Avec le temps, il s'est développé une italianité typiquement montréalaise de même qu'une manière de vivre grecque, portugaise, haïtienne, etc., d'ici.

Marco Micone

Communauté culturelle : A-t-on remarqué que sous ce vocable curieux se trame une drôle d'assertion, à savoir que l'autre communauté — la québécoise ! — ne serait donc pas, elle... culturelle ?

Olivier Kemeid

Compassion : vx Sentiment qui rend sensible à la souffrance d'autrui. Remplacé aujourd'hui par l'expression populaire : *C'est pas mon problème !*

Robert Lalonde

Confort : Vocable désignant une toute nouvelle religion, hédoniste et populaire, inspirée par Roche-Bobois. *La passion du confort.*

Robert Lalonde

Couleuvre : Serpent non venimeux, au goût salé et à la texture visqueuse, que nous fait avaler chaque soir la télévision.

Robert Lalonde

Cracher : (Voir d'abord DIRE.)
Voir PROJETER. (I♦1♦ de CRACHER dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Critique : Du temps de Flaubert, la critique était affaire éminemment sérieuse, et le critique un pontife pontifiant (sauf le spleenétique Baudelaire et le fouineur Sainte-Beuve, qui sauvaient le déshonneur du métier). Ainsi, pour moquer le tout-venant achalant du métier, et la plaçant entre « criminel » et « crocodile » (deux belles allégories, devait-il penser), l'auteur de *Madame Bovary* glissa une entrée « critique » dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « Toujours éminent. Est censé tout connaître, tout savoir, avoir tout lu, tout vu. Quand il vous déplaît, l'appeler Aristarque, ou eunuque. »

De nos jours, dans la Belle Province, où « madame Bertrand » se décrète romancière en affirmant inventer le monologue intérieur (à un teneur de micro de Radio-Canada, elle peut avouer sans qu'il cille : « On sait ce que pense le personnage ! C'est nouveau, ça ! »), on pourrait, pour décrire les critiques, retourner à l'envers la définition de Gustave : « Jamais éminent. Est censé ne rien connaître, ne rien savoir, n'avoir rien lu, rien vu. Quand il vous déplaît, l'appeler... (?), ou glandeur. »

...(?) : Il n'y a pas dans notre court passé provincial, un Aristarque de Samothrace (il eut ses disciples, les Aristarchéens) qui, par souci de grammaire, se permettait de retrancher chez Homère des passages et des chants qu'il jugeait apocryphes, ou seulement suspects...

Sans Aristarque au patrimoine, *n'importe qui*, de nos jours, peut, par souci de ne rien faire, tout gober, cerveau clos, bouche ouverte, œil éteint. Si les Aristarchéens allumés retranchaient, nos *n'importe qui* endormis ronflent. Flaubert aurait-il préféré, aux pontifiants sévères, les ronflants pépères, et aux eunuques, les glandeurs ?

Robert Lévesque

Critique littéraire : Activité qu'il fait bon croire pratiquer pour éviter une promiscuité prénatale où tout le monde il est gentil sans corps propre. Mal nécessaire (voir *sale boulot*). Illusion digestive où l'on deviendrait propriétaire de ce qu'on goûte. Échec au fou. Garde-balais.

Au Québec, la critique littéraire prend diverses formes qu'il convient de distinguer puis de reconnaître afin de voir évoluer les mécanismes de censure et d'autocensure pouvant s'attribuer la bonne foi pour visage. Il y a d'abord la *critique compassionnelle*, où la contemplation des infirmités soulage une secrète nostalgie de la santé. C'est là de l'amour mal placé. Cette pratique infantile en côtoie aisément une seconde, qu'on nommera *critique transactionnelle*. Celle-ci se fonde essentiellement sur l'entretien d'un impératif circulatoire sommant que l'écrit ait pour fonctions premières la mise en vitrine et la vente rapide. C'est là prendre les cornes par le taureau, ce pourquoi le critique peut craquer, être atteint d'un coup au cœur, s'enthousiasmer indifféremment pour ceci et cela sans que ceux-ci puissent primer sur le mouvement des couvertures et des jaquettes. Une autre espèce de critique est la *phagocytaire*, où un individu prend le crachoir, en vue — tantôt par flatterie, tantôt par coup de Jarnac — de disposer les pions de manière à accélérer sa propre progression dans un réseau où l'évaluation par ses pairs est indispensable. À terme, et surtout si l'on dispose d'une moustache, cette forme de critique peut conforter l'impression d'être un écrivain apprécié dont les lecteurs se cachent encore, et pourrait même faire accéder à de prestigieuses récompenses. On dit alors que le critique a de sales pattes et, si une majorité de coups de pied au cul se perd en route, il pourrait même déposer un prix David sur sa cheminée. Une

autre variété, la *critique thésaurisatrice*, comble le vieux besoin de faire du ménage, et situe donc son plaisir dans le classement. C'est une hygiène qu'il est bon d'accompagner d'un peu de sexe et d'oubli, sans quoi l'on risque de cultiver la courbature et, surtout, de sécher. Quant à la *critique rédemptrice*, elle nécessite que l'on se sacrifie un instant pour faire des plis dans la succession de paperasses qui forme des vies. On peut alors espérer une certaine hiérarchisation des orgasmes littéraires, laquelle passe par la création d'une crédibilité quant à notre faculté d'être parfois dehors et parfois dedans. C'est là un désintéressement heuristique où la possibilité d'une rencontre se fait jour, mais il convient d'y mettre à distance l'infaillibilité papale dès ses premiers symptômes. Il va sans dire que cet ensemble de modes de la critique littéraire peut souffrir tout plein de combinaisons.

Il n'y a pas de métalangage, a dit Lacan, et là c'est moi qui parle. Beckett a dit comment sortir, et Luca comment s'en sortir sans sortir, ce qui sont deux ruses pour se rentrer dedans. Dehors est d'ailleurs bien trop interminable pour nous.

Thierry Dimanche

Culture :

1. Fléau combattu par des cadres, généralement d'obédience radio-canadienne.

2. Champ miné des basses terres laurentiennes.

Olivier Kemeid

Dire : Dire, c'est faire.

Voir PROFÉRER. (1.I♦ de DIRE dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Écartèlement : Position malaisée (?) où se trouve le Canadien français quand il parle de son identité québécoise.

Par exemple, moi discourant de mon identité, tout en sachant que les deux adjuvants qui la nourrissent sont des impossibilités : impossible d'être Canadien français aujourd'hui (mais qu'étaient ma grand-mère et mes aïeux avant elle depuis au

moins le XIX[e] siècle ?) ; impossibilité d'être Québécois ; en outre, impossibilité d'écrire en français et impossibilité d'écrire dans une autre langue...

Ceci et cela méritant des explications : je ne suis pas un Canadien français, non ; la religion catholique qui informait si fortement le quotidien de ce peuple auquel appartiennent mes ancêtres depuis la Conquête ne règle plus ma vie ni celle de mes enfants ; leur statut politique et économique n'est plus le même, la géographie n'est plus du tout la même ; le Canada français, pour ceux qui en doutent encore, ne s'est jamais limité aux frontières de la province de Québec ! Suis-je pour autant un Québécois ? Bien sûr, je suis citoyen de cette entité étrange, fruit d'une généreuse utopie au même titre que l'Italie moderne, qui a refusé la détermination ethnique comme fondement (quel rapport entre un Sicilien et un Piémontais, sinon une administration centrale commune ?...).

Le Québec, on l'oublie trop souvent, est né dans les années 1960 pour tenter de refonder une identité nationale qui serait plus en phase avec les données géopolitiques du temps : tu veux un pays, tu préfères la linéarité géographique à l'impossible morcellement. Mais la nation est un terme infiniment retors, qui ouvre une commode de vertigineux tiroirs.

Le Québec ne sera jamais un État national (il n'y a pas de *communauté de naissance* ici, « ceux qui sont nés ensemble ») ; mais un amalgame d'identités diverses qui se range sous une administration hétérogène, libérale, commune, et laïque.

Et cet état de fait n'est pas le produit d'une décision événementielle, ou encore un mouvement politique ou sociologique à la mode. La *nation à l'européenne* existe à la mesure de l'historicité d'une ethnie donnée : plus vous êtes vieux comme groupe, plus vous avez de légitimité ; cette instrumentalisation de l'histoire est très à la mode en Israël, entre autres, et dans les Caraïbes. Mais elle ne fonctionnera jamais ici. Jamais.

Mais je ne suis pas Québécois pour autant. Je suis l'héritier de mille secrets qui appartiennent aux différents cercles d'identité qui me définissent, me brisent et me relancent tour à tour. La

plupart de ces mystères entropiques, dont la déflagration muette poursuit son chemin dans mon corps et mon âme, appartiennent au Canada français. *Pas au Québec.*

Mais le Canada français n'existe à peu près plus. Qui se scandalise encore des taux d'assimilation ahurissants des francophones hors Québec ?

Personne. Ça me met en colère des fois, et somme toute pas trop. Pas assez ?

Je suis écartelé entre ces deux pays, impossiblement en chemin... et c'est en fin de compte agréable, la bohème !

Pour le reste, on verra.

Alexis Martin

Émotif :
1. Québécois de souche.
2. Nationaliste.
3. Artiste authentique.
4. Anti-intellectuel.
5. Falardeau, Pierre.

Olivier Kemeid

Éthique : Suivre à la lettre.
Voir DIRE et LETTRES.

Steve Savage

Faire : Faire, c'est dire. *Il a* fait *« non » en hochant la tête.*
Voir DIRE. (1.9♦ de FAIRE dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Famille : La toute première fratrie, les célèbres Abel et Caïn, laisse clairement entendre que quelque chose ne tourne pas rond dans cette affaire. François Mauriac y va peut-être promptement en lançant son fameux *« Famille, je vous hais »*, mais il n'en demeure pas moins qu'en général, la famille s'avère bien pénible lorsqu'il s'agit de la nôtre et fort divertissante lorsqu'il s'agit de celle d'un autre.

Pierre Lefebvre

Festival : Manifestation où la joie déborde. Également forme de cancer fulgurant.

Larry Tremblay

Francophonie : Effort fantasmatique, et par moments désespéré, de la part de la France pour tenter de se convaincre qu'elle possède encore et toujours un empire. Fait important à noter, un Français n'est jamais francophone, mais chaque fois un Français.

Pierre Lefebvre

Guichet : De plus en plus automatique.

Larry Tremblay

Hérouxville : L'érouv, dans la religion juive, est une clôture qui délimite une zone dans laquelle certaines activités normalement interdites sont permises, une zone où les âmes sont en quelque sorte purifiées. L'érouv peut être symbolique (un fil entre les poteaux) ou réel (des murailles). La Cour supérieure a accepté en 2001 que la ville d'Outremont ait son érouv. Outremont est alors devenue la première « érouv-ville ».

La langue nous servira toujours à débusquer l'absurdité, mais aussi la poésie de l'Histoire.

Olivier Kemeid

Humoriste : Personnage de premier plan. A remplacé le philosophe.

Larry Tremblay

Humour : Arme à double tranchant. (Au Québec, beaucoup de blessés.)

Olivier Kemeid

Identité : Aussi chiante qu'aliénante lorsque imposée par autrui. Malheureusement non dénuée de problèmes lorsqu'on essaye de se la bricoler soi-même.

Pierre Lefebvre

Information : Voir NOUVELLES.

Larry Tremblay

Intégriste : Individu détestant farouchement la nudité de sa condition humaine et qui lui préfère le clinquant de sa raison sociale. Tantôt végétarien, tantôt musulman, tantôt homosexuel, poète, Québécois, Canadien ou encore catholique, l'intégriste refuse en toute occasion d'être bêtement un homme.

Pierre Lefebvre

Intellectuel : Insulte. *Traiter quelqu'un d'...*

Larry Tremblay

Interventionnisme : Manière d'outrager son semblable par l'énoncé d'une opinion, d'un conseil ou encore d'une réserve, à la limite de la cruauté, voire du despotisme.

Robert Lalonde

Kirpan : Pomme de discorde originaire d'Inde.

Francis Delfour

Klondike : Debord, virez-vous ! Dans votre tombe ! Et restez-y, pour votre bien, Guy. Si vous reveniez, si vous vous réincarniez en un citoyen québécois instruit qui, pour parfaire sa culture, choisit d'écouter des émissions culturelles à la télévision d'État ou à la radio publique (Radio-Canada, Télé-Québec, et ARTV, dont le slogan de saison est « Chaque jour est un spectacle »), la constatation que vous aviez frappé dans le mille avec votre critique de « la société du spectacle » vous désagrégerait les derniers bouts d'os ! Voici les titres actuels des émissions dites culturelles : « On fait tous du show-business », « Tout le monde en parle », « Il va y avoir du sport », « Ça manque à ma culture », « C'est juste de la télé », « Grandes entrevues Juste pour rire », « Je l'ai vu à la radio », « Écoute pas ça »... En effet !

Debord, disparu en 1994, n'aura pas su que son analyse d'une société où la représentation prime la réalité allait trouver son

Klondike : le Québec francophone. À quand l'épuisement de ces gisements de bêtises...

Robert Lévesque

Langue(s) : La langue n'est pas une religion. S'il est impossible d'être à la fois musulman et catholique, on peut par contre parler et écrire plusieurs langues en plus d'accorder à chacune une valeur identitaire. En milieu cosmopolite, l'identité individuelle ou collective peut difficilement être traduite par une seule langue. Chez le polyglotte, chacune des langues contribue à la constitution de son identité complexe sans en être cependant les seules composantes.

Marco Micone

Larmes-du-Christ : Liquide qui suinte de certaines œuvres d'art. Ne pas confondre avec *oreilles-du-Christ* (aussi *oreilles-**de**-Christ* dans certaines régions).

Larry Tremblay

Lettres : Comme dans *Lettres à un jeune poète* : / Cher poète, / Ne fais pas ce que je dis / Ne sais pas ce que je vis / Ne suis pas ce que je vise / Ne fuis pas ce que je vire / Ne fuis pas ce que je rive / Ne cuis pas ce que je prive / Ne ruis pas ce que je drive / Ne rois pas ce que je frive / Ne rais pas ce que je frise / Ne cais pas ce que je crise / Ne tais pas ce que je crie / Ne hais pas ce que je crime / Ne sais pas ce que je rime / Ne sois pas ce que je mime / Ne sois pas ce que je même / Ne sois pas ce que je mène / Ne vois pas ce que je mêle / Ne bois pas ce que je gèle / Ne cois pas ce que je bêle / Ne crois pas ce que je pèle / Ne crais pas ce que je pâle / Ne crain pas ce que je parle / Ne frain pas ce que je parkle / Ne fran pas ce que je carkle / Ne frun pas ce que je cirkle / Ne fron pas ce que je cirle / Ne fon pas ce que je cire / Ne foin pas ce que je pire / Ne fois pas ce que je pise / Ne fuis pas ce que je pis / Ne fais pas ce que je dis.

Steve Savage

Libraire de grande surface : Professionnel de l'industrie du livre, aux connaissances variables, dont la tâche se décline en trois temps : orienter le gros de la clientèle vers les piles du best-seller du jour; dépaqueter le best-seller de demain dans le but d'en faire des piles; désempiler puis rempaqueter le best-seller d'hier pour fins de crédit.

Éric Blackburn

Libraire d'occasion : Professionnel de l'industrie du livre, aux connaissances variables, dont la tâche se précise selon qu'il paie bien, ou mal, les items qu'on lui vend.

Éric Blackburn

Libraire indépendant : Professionnel de l'industrie du livre, aux connaissances variables, dont la tâche consiste à travailler au profit de la culture et non à la culture du profit.

Éric Blackburn

Littéréalité : Néologisme né de la contraction de *littérature* et *réalité*. Mouvement littéraire inspiré de la téléréalité, autre néologisme né de la contraction du cerveau. La littéréalité propose au lecteur un mode d'emploi simplifié de son existence. La littéréalité évite l'opacité et l'ambiguïté, enrobe le mal dans les voiles d'un drame où, à chaque page, on peut entendre les applaudissements de la société. Elle arrête l'interrogation dans son mouvement et la transforme en une statue de sel bien-pensante, habile à débiter des histoires comme une machine sophistiquée vomit des kilomètres de saucisses. La littéréalité est pur spectacle d'elle-même, ne renvoie à aucune face cachée, à aucun mystère. Elle réconforte l'homme blessé en lui cachant la gravité de son crime ou de son mal. La littéréalité est le royaume de l'*ego* extrême. Elle installe la bêtise sur un trône inatteignable.

Larry Tremblay

Mario Dumont : Légende amérindienne vivante.

Olivier Kemeid

Moi : Énoncé premier de toute proposition visant ni plus ni moins qu'à changer le monde. *Moi, je pense que... Moi, je trouve que...*

Robert Lalonde

Monarcoplatal (*n. m. et adj.*) :

2007 ; bas lat. *monarchalus* « royal » et anc. fra. *platel* « écuelle » ; québécisme.

1. VX Locataire du Plateau-Mont-Royal dont les goûts et les mœurs sont à l'opposé de ceux de *l'habitant*.

2. MOD. Locataire et plus souvent propriétaire d'un appartement ou d'un condo sur le Plateau-Mont-Royal.

— SPÉCIALT Microclimat caractérisé par une convivialité ostentatoire et obligatoire, des comportements sociaux et des préférences culturelles, régnant sur un quartier central de Montréal où se rencontrent en nombre des escaliers et des gens très extérieurs, des boulangeries néobretonnes, des librairies et des disquaires de livres et de CD volés, des bars et des restaurants interchangeables ou prétentieux, et des artistes en tous genres qui confirment la chanson : « Y a deux trois écrivains dans un coin, un comédien/On ne voit plus très bien les étoiles » (Claude Dubois).

3. (XXI^e^) Zone montréalaise retranchée convoitée par les hordes électorales tricotées pure laine d'un chef de guéguerre nommé Mario, dont l'avant-garde, fanatisée par la lecture du *Code de vie* de saint Timothée, est aux portes de la ville ; pourvu que le Centre-Sud et qu'Ahuntsic tiennent !

4. SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE, NOTICE GÉNÉRALE D'un point de vue anthropologique objectif, « le » monarcoplatal n'existe pas. Le Plateau-Mont-Royal comprend en effet des uni-, bi-, tri- et quadrupèdes de toutes les origines, de tous les formats, de toutes les classes, de toutes les sortes, et c'est d'ailleurs bien là que réside son charme. Néanmoins, *ce n'est pas parce que je n'ai jamais vu de lynx que le lynx n'existe pas* (vieux proverbe des garennes), en sorte qu'il est possible d'inférer de quelques individualités spectaculaires rencontrées sur les lieux un portrait-robot qui permettra au voyageur d'identifier sans peine un(e) monarcoplatal(e) (ou son comportement). Quatre éléments majeurs le définissent, et ils peuvent être désignés comme

suit : 1. *Depuis hier*; 2. *Moi*; 3. *Qu'il est doux d'être haï*; 4. *De trop.* Détaillons brièvement ces catégories.

1. *Depuis hier.* À l'instar du monarque (*Danaus plexippus*), le monarcoplatal papillonne intensément et les plus jeunes de sa trempe ne sortent pas avant 22 h. Comme tout papillon, il craint la brièveté de la vie. Le temps angoisse tant le monarcoplatal qu'il veut à tout prix être au goût du jour, poursuivant la mode tel Adam son Ève et réciproquement aux premiers jours de l'Éden. Ne compte donc à ses yeux que ce qui est là depuis hier, que ce qui vient de naître et dont la nouveauté est en soi et pour lui un gage d'innocence. Le monarcoplatal guette la nouvelle et la mode. Il ne lit ni *Le Monde*, ni le *Times*, ni le *New York Times*, mais bien *Voir* (et, plus rarement, le *Wall Street Journal*). Il se jette avec volupté dans le post-ultime-futur-contemporain, dans le bain flottant, dans la galactisation, dans le dernier *speed*, et ne lit un roman de *Chose* que si la pub lui assure que c'est *le dernier Chose*. En fait, temporellement, le monarcoplatal se devance en permanence, ce qui le conduit à parfois trébucher.

2. *Moi.* Le monarcoplatal est tout aussi inquiet de ce qu'il est qu'il l'est du temps. C'est peut-être parce qu'il ne le sait pas, qui il est, mais en tout cas c'est un fait : peu d'êtres humains sont aussi angoissés de ne pas être ce qu'ils supposent qu'ils devraient être que lui. Pour cette raison, le monarcoplatal multiplie les signes d'individualité ostensibles : tatoué, annelé, piercingé, crêté bleu du côté de la houppette, shapé comme un gouverneur californien, rien n'est de trop, et la jeune monarcoplatale estivale arbore avec jubilation son nombril replet quand elle arpente les trottoirs joyeux qui promènent son printemps jusqu'au *Festival du homard*. Cette obsession anxiogène du *moi* a pour conséquence indirecte que le roman est un genre littéraire difficilement accessible pour un écrivain monarcoplatal. Ce dernier, à l'instar de Michel Tremblay, est plutôt doué pour écrire la chronique de sa propre vie (laquelle peut le conduire des ruelles proches de la rue Fabre au sept et demi avec vue sur le parc Lafontaine si l'œuvre comporte assez de volumes). Dans une vingtaine d'années, il est fortement probable que les *Œuvres complètes* de Nelly Arcan auront pour titre général : *Moi, depuis hier. Chronique.*

3. *Qu'il est doux d'être haï.* Par bonheur pour lui, le monarcoplatal est aujourd'hui haï. Ce n'est pas du tendre mépris rétrospectif de ceux qui ont passé leur jeunesse sur le Plateau et qui sont un jour partis vers des quartiers moins populeux dont il est ici question. Mais d'une vraie haine roborative (car elle rassure le monarcoplatal sur sa particularité), celle que lui réservent aujourd'hui les idéologues les plus réactionnaires, qu'ils sévissent dans des lignes ouvertes avilissantes de radios lointaines ou dans les colonnes des quotidiens. Par exemple, chaque samedi, le monarcoplatal se précipite vers *Le Devoir* dans l'espoir de voir une nouvelle fois madame Bombardier exploser de délire en stigmatisant la clique des gourous illuminés, des gauchistes conformistes, des intellectuels renégats, des étudiants irrespectueux, des féministes fourbes, des homosexuels sans doctorat, des bobos parjures et des *etc.*, cette clique qui insulte sa haute vertu en bloquant le retour du véritable humanisme au comptoir de *La Binerie Mont-Royal*.

4. *De trop.* Mais l'anthropologue qui veut véritablement saisir l'essence du monarcoplatal doit venir observer sa présence pétulante lors d'une des deux braderies annuelles (juin et septembre) de l'avenue du Mont-Royal. En ces occasions, le Plateau vit toutes artères dehors, et les commerçants bradent à l'extérieur ce qu'ils ne parviennent plus à vendre dedans. Que le chercheur laisse errer son regard sur les étals et sur les flâneurs, et il comprendra. Il verra que le trait commun des choses et des gens est qu'ils ont tous et toutes quelque chose *de trop* : un détail, un tic, du toc, un truc, une manière, un mot, n'importe quoi, mais un machin *de trop*. Le monarcoplatal est en spectacle et il se livre. Miné par ses angoisses coutumières, il compense en en rajoutant. Celui-là diphtongue tellement qu'il en est à diphtonguer les consonnes. Celui-ci a fait faire une coupe Longueuil au caniche qui l'accompagne et qui est rasé à l'os sur tout le reste de son corps. Le resto du coin s'appelle *Dans la bouche* par crainte, j'imagine, que les clients puissent manger par ailleurs. Ici, un tel propose un supplément de foie gras dans sa recette de cassoulet. Là, contrairement aux apparences, un autre ne porte pas une écharpe sur ses deltoïdes nus surdéveloppés, mais un vrai petit boa, au cou écailleux, auquel il a ajusté un foulard *de chez Hermès*. Et tout est

à l'avenant : sur le plan métaphysique, le monarcoplatal rêve que l'excès est une promesse de rédemption et de résurrection. Là est sa gloire, et sa tragédie.

Pierre Popovic

Mondialisation : Phénomène augmentant la diminution du monde.

Larry Tremblay

Mutation : Étrange phénomène, à ce jour inexpliqué, qui amène le Canadien à se transformer en Canadien français, le Canadien français en Québécois, le Québécois en Québécois francophone et le Québécois francophone en Dieu sait quoi encore.

Pierre Lefebvre

Nous : Nous, les Québécois, sommes aussi diversifiés que notre littérature, qui s'écrit aussi bien en français qu'en anglais et dans l'une ou l'autre des langues autochtones. C'est parce qu'elle permet de faire la jonction entre le particulier et l'universel, d'apprivoiser le pluralisme et l'hétérogène, de célébrer une langue ou des langues, que la littérature est le miroir fidèle de l'identité.

Marco Micone

Nouvelles (*n. f. pl.*) : De moins en moins nouveau.

Larry Tremblay

Passe-Partout : Mythe fondateur d'une génération égarée qui, face à un futur incertain, s'est repliée sur son enfance, qu'elle perçoit comme un âge d'or devant sans cesse être répété par le biais de rituels télévisuels, et ce, même avec ses propres enfants, dans le but non pas de les préparer à un avenir meilleur, mais de partager avec eux le même passé.

Francis Delfour

Patience : État de langueur, d'assujettissement, de culpabilité et d'indifférence dont fait preuve la majorité silencieuse d'Occident.

Robert Lalonde

Père Noël : Le père Noël fait son apparition au Québec à la fin du XIX[e] siècle et, déjà à ce moment, la province est emportée dans la grande valse du magasinage du mois de décembre. Touchant d'abord les classes urbaines, riches et anglaises, la culture de consommation propre à Noël percole progressivement jusque dans les rangs des humbles familles rurales canadiennes-françaises.

Dans cette invention d'une tradition qui comporte ses symboles (sapin décoré de guirlandes et de lumières, dinde, cartes de vœux, etc.) et ses rites (magasinage, emballage des cadeaux, etc.), on trouve un personnage incontournable : le père Noël, qui débarque à Montréal aux alentours des années 1880 — soit un demi-siècle avant les messages publicitaires de Coca-Cola.

Ce bonhomme ventru et jovial a ceci de formidable qu'il incarne la mondialisation avant la lettre. Être créé de toutes pièces, fantoche des commerçants et des marchands, le père Noël se présente néanmoins comme une figure traditionnelle. Il fait la promotion à la fois des gadgets les plus futiles, des modes les plus osées, alors qu'il se promène en traîneau et ne se gêne pas pour vanter le bon vieux temps. Ce n'est pas tout. Mascotte du cosmopolitisme, accueilli dans tous les pays en ami, fêté par les Canadiens, autant que par les Russes ou les Chinois, le père Noël se veut aussi un grand patriote, s'habillant, ici, à la mode canadienne et se disant le partisan du club de hockey local. Enfin, le père Noël peut se vautrer dans le pire matérialisme et, par ailleurs, se présenter comme le chantre des valeurs familiales, des joies simples et de la chaleur humaine.

Création artificielle et héritage authentique, internationaliste et patriote, hédoniste et spirituel, le père Noël incarne tous les contrastes. Il est le parfait ambassadeur d'une société qui n'est plus traditionnelle ou moderne, mais postmoderne, c'est-à-dire une société qui vit dans une sorte de Disneyland où le béton sert de matériau à des répliques de châteaux médiévaux, où les objets faits en Chine sont vendus comme souvenirs dans les boutiques du Vieux-Québec, et où le bonheur personnel et unique qu'on recherche se vend et s'achète.

Jean-Philippe Warren

Pierre-Karl Péladeau :

1. Burqa d'argent (dixit Nelly Arcan).

2. Fils de l'un, mari de l'autre.

3. *Deffence et Illustration de la culture québécoyse.*

Olivier Kemeid

Pipole : Néologisme (de *people*). Personne dont l'importance n'a à voir avec strictement rien.

Larry Tremblay

Premières Nations : Euphémisme désignant les nations qu'on fait passer en dernier.

Larry Tremblay

Préparer : Voir FAIRE. (I♦2♦ de PRÉPARER dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Proférer : Voir CRACHER. (♦ de PROFÉRER dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Projeter : Voir PRÉPARER. (II♦ de PROJETER dans *Le Petit Robert*)

Steve Savage

Prolongation : Poursuite impossible de tout spectacle de théâtre apprécié par le public, mais qui n'aurait pas pour seul but le strict divertissement.

Robert Lalonde

Récession : Phénomène provoqué par le fait d'en parler.

Larry Tremblay

Ressource : Objet de désir dont la nature est niée dès qu'on le nomme de la sorte. Qu'il s'agisse de charbon, de forêt, de maïs ou de pétrole, le destin de la ressource est toujours d'être spoliée. L'appellation s'avère singulièrement odieuse lorsqu'on la qualifie d'humaine.

Pierre Lefebvre

Révolte : Archaïsme datant du XX[e] siècle — Albert Camus serait l'inventeur du mot — désignant un mécontentement radical de sa condition et le désir farouche de s'en affranchir. Le terme est remplacé aujourd'hui par la locution *Il faut jouer le jeu*, beaucoup plus convenable.

Robert Lalonde

Richard Desjardins :

1. Documentariste chantant.

2. Coureur des hauts bois.

3. Abitibien consolidé.

Olivier Kemeid

ROC : Acronyme de *Rest of Canada*, désignant les provinces et territoires canadiens à l'exception du Québec. *Le Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française ne mentionne pas cette acception de *ROC*, le *Wiktionnaire*, oui. Nous n'avons pas non plus repéré d'étude ayant cherché à dater l'arrivée de cet acronyme. Il semble être apparu au cours des années 1990 et, chose certaine, il a été popularisé par le politologue et journaliste Antoine Robitaille dans sa chronique hebdomadaire publiée en page éditoriale du *Devoir* au tournant du XXI[e] siècle. Exemples : *« Le ROC n'est pas un bloc »* (Antoine Robitaille, table ronde, UQAM, 2003) ; *« ROC Rap »* (chanson de l'album *In Vivo* du groupe Loco Locass, 2003) ; *la journaliste Manon Cornellier est la ROC-keuse de l'émission* Bazzo.TV.

Si elle est courante dans la presse et les médias de langue française, l'utilisation du terme l'est moins dans ceux de langue anglaise. Les connotations liées à l'acronyme, toutefois, diffèrent grandement selon la langue — française ou anglaise — du locuteur. L'utilisation francophone va du neutre à l'hostile, désignant le ROC comme l'autre, comme un bloc anglophone étranger au Québec francophone. Plusieurs anglophones, retournant ce qui parfois était une insulte, emploient le terme *ROC* pour mettre en valeur ce fond commun de bon sens canadien qui, malheureusement, échappe au Québec.

On assiste ainsi à une coïncidence entre le ROC et la conception du Canada entier née du nationalisme identitaire canadien tel qu'il s'est développé, la feuille d'érable au vent, depuis le référendum de 1995. Si le Québec a réussi à se définir sans le Canada, le ROC réussit maintenant à se définir sans le Québec. Le hic, c'est que le ROC ne se définit pas comme ROC, mais comme Canada. La recherche identitaire, qui est un sport national au ROC depuis la publication en 1965 de *Lament for a Nation* de George Grant, s'est intensifiée au cours des douze dernières années, avec moult *Canadian Book of This* et *Best Canadian That*. Et tout comme *The Unfinished Canadian* d'Andrew Cohen et *Canadians* de Roy MacGregor, tous deux publiés en 2007, ces nouveaux ouvrages identitaires *canadian* n'accordent aucune place réelle au fait français dans l'identité canadienne. Les francophones du Québec et des autres provinces sont exclus de cette identité moralement élevée, ouverte au multiculturalisme, extatique de son étendue géographique et, parfois, béatement amnésique.

Pour qui se penche sur le ROC, il appert rapidement que celui-ci est uni par une haine. Non, pas celle du français. Celle de Toronto — que les Torontois, d'ailleurs, semblent partager.

Une recherche sur Google permet aussi de remarquer que le terme *ROC* est depuis peu employé par les Albertains. Il ne désigne pas dans ce cas-ci les parties du pays pauvres en français, mais celles pauvres en armes à feu et en pétrole.

Paul Lefebvre

Santé :

1. Désir ardent, manifesté par une frange importante d'une société, pour un accès haute vitesse, immédiat, à différents services médicaux.

— PSYCHOL. Tenir constamment à ses côtés un médecin pour répondre à ses moindres besoins et à ses obsessions. *« Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que M. Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi? »* (Molière, *Le malade imaginaire*)

— ÉCON. Action de se servir d'une chose et d'en jouir en privé, parfois au détriment du bonheur et de l'avenir des autres. *Utile à*

la santé. « C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père » (Molière).

2. Désir ardent, manifesté par divers groupes de pression, d'offrir à ceux qui le demandent un accès immédiat à des soins privés.

— PSYCHOL., ÉCON. Compter sur les besoins pressants, souvent irrationnels, de ses clients pour effectuer des gains en argent. Risque de paralysie émotionnelle. *« Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'êtes pas habitué à parler à des visages »* (Molière). Satisfaire sans poser de questions.

Louis-Jean Thibault

Santé (ministère de la) : Nouveau grand ministère public globalisateur destiné à remplacer tous les anciens ministères du gouvernement du Québec, y compris celui de la Culture.

Robert Lalonde

Solidarité : Conséquence d'un violent glissement de sens vers la droite, désormais forme mesquine du corporatisme syndical.

Pierre Lefebvre

Souffle :

> *— Ne respirez plus !*
> *Je n'étais pas chez le photographe. J'étais dans le service de radiologie de Reykjavik. C'est le mot de toute société à ses citoyens : « Ne respirez plus. »*
>
> PASCAL QUIGNARD, *Les ombres errantes*

Je me demande comment nous avons arrêté de respirer. Geste si simple pourtant — primordial, n'est-ce pas ? — que l'idée même en effraie aujourd'hui les poètes, ceux-là qu'on imaginerait répondre intuitivement d'une mécanique, pour ne pas dire d'une *hygiène*, toute naturelle : aspirer l'air dans ses poumons, puis l'en rejeter. Est-ce parce qu'il porte en lui la lointaine mémoire d'un terme qui, au début du XIII[e] siècle, signifiait « revenir à la vie » que le poète répugne si souvent désormais à *laisser passer l'air* ? Comme si le fait d'inspirer — le plaçant devant la terrifiante éventualité d'*être* inspiré — le condamnait à la pure passion, le confrontant ainsi à

un irrépressible désir de sentir et de vivre plutôt qu'à cette disposition stérile et fort prisée dans certains cercles médusés par le risque de l'abus et de la démesure, que Marguerite Yourcenar nommait « danger de sèche élégance[1] ».

La plus juste parole, croit Georges Didi-Huberman, n'est surtout pas celle qui prétend « dire toujours la vérité ». Aussi ne s'agirait-il même pas de la « mi-dire », cette vérité, en se réglant théoriquement sur le manque structurel dont les mots, par la force des choses, sont marqués. Il faudrait, selon lui, toujours l'*accentuer*. L'éclairer — fugitivement, lacunairement — par instants de risque, décisions sur fond d'indécisions. Lui donner de l'*air* et du *geste*. Puis, laisser sa place nécessaire à l'ombre qui se referme, au fond qui se retourne, à l'indécision qui est encore une décision de l'air. Écrire serait donc une question, une pratique de rythme : souffle, geste, musicalité. Serait donc une respiration. « Accentuer les mots pour faire danser les manques et leur donner puissance, consistance de corps en mouvement[2]. »

« Sous sa forme simple, naturelle, primitive, avance un Bachelard trop vite relégué aux oubliettes, loin de toute ambition esthétique et de toute métaphysique, la poésie serait une joie du souffle, l'évident bonheur de respirer. Le *souffle poétique,* avant d'être une métaphore, est une réalité qu'on pourrait trouver dans la vie du poème si l'on voulait suivre les leçons de l'*imagination matérielle aérienne*. Et si l'on donnait plus d'attention à l'*exubérance poétique*, à toutes les formes du bonheur de parler, doucement, rapidement, en criant, en murmurant, en psalmodiant... on découvrirait une incroyable pluralité des souffles poétiques[3]. »

Est-ce parce qu'il est mouvement de l'air que l'on produit en expirant *avec une certaine force* que le souffle est devenu une menace raillée par certains pour masquer leur inquiétude, hantise de ceux qui cherchent encore, un siècle après les balbutiements du Cercle linguistique de Moscou, à récolter les maigres fruits de cette économie sceptique tirant les bourses d'un prosaïsme à

1. Marguerite Yourcenar, *Feux*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2007 [1957].
2. Georges Didi-Huberman, *Gestes d'air et de pierre*, Paris, Éditions de Minuit, 2005.
3. Gaston Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, José Corti, 1985 [1943].

peine dissimulé sous le bel argument de la sobriété? Ou est-ce simplement parce qu'expirer consiste aussi, et peut-être avant tout, à donner, à livrer une part inaliénable de soi; celle qui s'articule un peu à notre insu, dont on ne contrôle pas tout à fait l'élan et encore moins l'ivresse générée par celui-ci, propulsant le poète dans un univers où la voix se module au gré de spasmes, de troubles, d'abandons, dans ces palais où nous conviait en 1952 un Roland Giguère encore enivré par un lyrisme flamboyant dont il fit son royaume, soif essentielle que nous devrions revisiter dans une intention cavalièrement (*plénièrement*, dirait Gracq) contemporaine : « Le temps est venu de passer par le feu/Doubler la flamme à l'instant fatal/Pour n'avoir des châteaux que l'essentiel//Des châteaux de cartes la cendre/D'une main les lignes/D'un doigt l'anneau/De la vie le souffle//Et un peu de chaleur au front/Une fièvre pour tout ranimer[4]. »

Catherine Morency

Tartuffe :

1. VX Faux dévot.

2. MOD. Artiste qui trahit son art en faisant de la publicité, et cela, de son plein gré.

Robert Lalonde

Trou-madame : Ancien jeu d'adresse, consistant à faire rouler treize petites boules sous des arcades. Au Québec, nid-de-poule.

Larry Tremblay

Vide : Il y en a de plus en plus.

Larry Tremblay

4. Roland Giguère, « Nos châteaux livrés au feu », *L'âge de la parole*, Montréal, l'Hexagone, 1965.